

Dominer ou être dominé ?

Par Guillermo Kozlowski, Renaud Maes, Philippe Vicari
CFS asbl

*Entre dominant et dominé, n'existe-t-il pas de tierce position ?
Doit-on vraiment être soit l'un, soit l'autre ? Peut-on encore, si
l'on se retrouve dominant, parce qu'homme, parce que blanc,
parce que salarié, prendre part légitimement à une lutte
dénonçant les dominations ?*



Pour citer ce document : KOZLOWSKI G., MAES R., VICARI P., « Dominer ou être dominé ? », CFS asbl, mars 2016, URL : http://ep.cfsasbl.be/sites/cfsasbl.be/ep/site/IMG/pdf/analyse2016_dominer_ou_etre_domine.pdf

Avec le soutien de :



Dominer ou être dominé ?

Par Guillermo Kozlowski, Renaud Maes, Philippe Vicari

CFS asbl

*Entre dominant et dominé, n'existe-t-il pas de tierce position ?
Doit-on vraiment être soit l'un, soit l'autre ? Peut-on encore, si
l'on se retrouve dominant, parce qu'homme, parce que blanc,
parce que salarié, prendre part légitimement à une lutte
dénonçant les dominations ?*

Tel était le questionnement d'un participant à une formation dispensée par le Collectif Formation Société sur « la lutte contre l'idéologie dominante », à l'occasion de l'examen des approches d'analyse des dominations fournies par le Collectif Manouchian dans son *Dictionnaire des dominations de sexe, de race, de classe* (Syllepse, 2012). Et encore, ce schéma, fondé sur la conjonction des effets du patriarcat, du racisme et du capitalisme, ne tient pas compte des effets de l'hétéronormativité, du validisme, etc.

Dans une analyse « intersectionnelle » des dominations, il est toujours possible de trouver un plus dominé que soi. Ainsi, la lutte de Christine Delphy contre le patriarcat pourrait sembler moins valide que celle d'Angela Davis, qui conjugue au fait d'être une femme, le fait d'être racisée. Mais on pourrait certainement trouver une femme *et* racisée *et* n'ayant pas fait d'études *et* en situation de handicap *et*... De même, la lutte des travailleurs belges pour garder une sécurité sociale apparaîtrait bien futile si elle était mise en regard avec celle des travailleurs précaires du tiers monde. Il y a donc un dégradé infini de situations.

Victime ultime

Finalement, dans cette logique, une lutte ne pourrait être légitime qu'en s'appuyant sur une

victime *ultime, pure, absolue*, une victime au-delà de tout soupçon.

D'une certaine manière, à la mise en valeur de la figure des « héros des luttes » se substitue une célébration des « martyrs des dysfonctionnement du système ». Le cas de Nelson Mandela est emblématique. Dans les hommages unanimes qui lui furent rendus lors de sa mort, on a pu entendre qu'il avait été incarcéré parce qu'il était noir : il était donc une *bonne* victime. Pourtant Mandela n'a pas été incarcéré parce qu'il était noir, mais parce qu'il s'était révolté contre l'oppression des noirs en Afrique du sud, notamment par l'organisation de la branche armée de l'ANC. Il n'a pas été incarcéré parce qu'il était victime mais bien parce qu'il avait refusé de l'être.

Ce processus de victimisation implique souvent une distinction basée sur le caractère authentique de la victime. Par exemple, concernant les travailleurs en burn-out, la question qui est généralement posée est de savoir s'ils sont vraiment des victimes innocentes (ici, cela implique : reconnues par la médecine en tant que telles) et non si les conditions de travail sont injustes. Si quelqu'un, confronté à de mauvaises conditions de travail, se déclarait en burn-out sans être réellement à bout de forces, alors ce serait un fraudeur, un profiteur et non une victime. Les *vraies* victimes sont celles qui épuisent leurs dernières forces au

travail ; une « vérité » qui légitime au passage le combat patronal contre « l'imposture ».

Au fond, aucune victime n'est une victime pure, on peut toujours suspecter qu'il y a plus victime que n'importe quelle victime. La victime aurait toujours pu être *plus involontaire*. Un bon exemple de cette surenchère est la focalisation sur les « bébés vivant sous le seuil de pauvreté ». À l'occasion de grandes actions médiatiques de charité, ceci permet de mettre en valeur une victime par essence passive de la précarité, en oubliant au passage les parents et surtout l'analyse structurelle des causes de la pauvreté. Pire encore, par la mise en exergue des bébés comme victimes ultimes, on relativise le sort des parents, voire on peut jeter la suspicion sur ceux-ci : après tout, sont-ils vraiment responsables de procréer alors qu'ils sont pauvres ?

Dans la tentative pour dénicher la victime absolue, on finit par fabriquer une victime *idéale* et donc *idéelle*, et de là une victime *imaginaire* : au nom de la recherche de la victime qui vit le plus concrètement les dominations, on bascule dans l'imaginaire et on met au second plan les rapports de domination.

Représentation

Le problème du casting

Lorsque le problème devient la recherche imaginaire du « plus dominé », tout devient une question de représentation dont le terrain naturel est la sphère médiatique.

La préoccupation centrale devient celle des personnes qui travaillent pour la télévision : trouver un « bon » réfugié, une « bonne » femme battue, un « bon » travailleur en burn-out... « Qui représente au mieux la victime idéale dans un certain domaine ? » Il s'agit d'évaluer si les victimes réelles qui nous sont présentées représentent bien la victime imaginaire que l'on a bâtie. Et cette logique est loin de rester cantonnée à la télévision, elle est encore plus forte sur internet, où ce type de *héros-victime*

est régulièrement mis à l'honneur, avant que son caractère trop humain ne le démasque pour sa banalité. Plus généralement du reste, c'est une manière de penser qui se déploie dans tous les domaines de la vie.

Pour prendre l'exemple de la « crise » des migrants, l'étrange débat agitant les médias oppose d'une part, des humanitaires qui parlent des migrants victimes des persécutions dans les pays qu'ils ont fuis plutôt que les conditions dans lesquelles ils sont accueillis ici et, d'autre part, des responsables politiques qui suggèrent que les nationaux déjà fragilisés sont les victimes collatérales de l'accueil des migrants, ce qui intensifie leur position de victimes et les rend donc *plus légitimes*. Par conséquent, si les réfugiés produisent des victimes, ils ne peuvent être de vraies victimes eux-mêmes.

En résultat de ce type de débat, ou les victimes ne parlent pas ou, au mieux, elles témoignent. Ce sont des spécialistes-experts en expertise qui sont habilités à examiner si les victimes désignées remplissent bien leur rôle, à interpréter leur discours et à en inférer les éventuelles « recommandations » à l'usage des « autorités publiques ».

Aux experts, peuvent parfois s'adjoindre – c'est du meilleur effet – des *miraculés* : le fait de faire entrer une jeune femme racisée des banlieues françaises à Sciences-Po Paris au travers de mécanismes spécifiques, permet de laisser accroire que « l'égalité des chances » existe bel et bien. La victime absolue devenant représentante d'une réalité qui n'est plus la sienne, on peut alors créer une représentation de son « émancipation » qui permet de ne jamais interroger les aspects matériels des dominations, les mécanismes de la domination.

De même, on peut encore leur adjoindre – c'est encore plus probant – des experts *citoyens-participants* : ce sont finalement eux les plus compétents pour juger puisqu'ils sont la jauge d'après laquelle on mesure le degré de souffrance de la victime.

Ce qui est normal

On va, dans chaque cas, juger si les victimes présentent ou représentent bien, opérant ainsi une sorte de renversement généralisé dans la mesure où ceux qui vont juger sont justement ceux que l'on voulait écarter du débat puisqu'ils étaient les dominants. Seulement ils ne sont désormais plus questionnables en tant que dominants, puisqu'on vient solliciter leur bienveillance de juges. La singularité des victimes est effacée au profit d'une prétendue universalité des juges. Il n'y a dès lors plus de racisme, de patriarcat, d'exploitation des travailleurs, il y a d'une part les victimes et de l'autre les gens *normaux*. Et qui mieux que ces derniers pour en juger, puisque c'est leur normalité qui sert de jauge et permet de dire que, normalement, les choses devraient être de telle ou telle façon... que ceci est normal et ceci n'est pas normal... Éventuellement, que le sort de quelqu'un n'est pas normal et qu'il faudrait faire « quelque chose ».

Quant aux mouvements contestataires, ils ne leur restent dans cette logique que de prendre le parti des victimes, les représenter pour s'en faire les porte-paroles, en porter le témoignage. Dans le cas contraire, ils sont immédiatement accusés d'être les hérauts des intérêts idéalistes des bobos ou alors de sombrer dans le populisme. Les luttes écologistes sembleront ainsi tout le temps manquer de vraies victimes, elles sont donc bobo. Toute lutte qui, refusant les codes de la représentation, pointerait les vrais conflits sociaux là où ils ont lieu, sera immédiatement taxée de populisme : populisme, par exemple, que de pointer qu'une chemise déchirée est négligeable face à une lutte syndicale contre un plan de licenciement massif. Il n'est pas normal d'arracher la chemise d'un DRH. Il est populiste de revendiquer des choses que les gens normaux ne font pas.

Comment devenir minoritaire ?

Dans cette recherche du plus dominé, on finit par renverser le problème et revenir au point de départ, encore plus démunis qu'auparavant.

C'est depuis la norme que les dominés sont jugés et en plus, au passage, la norme s'habille d'un regard bienveillant...

Autre effet de cette dynamique : de la même manière que l'on cherche *le plus dominé* que soi, on se met à chercher *le plus dominant*. Ainsi un contremaître ou un coordinateur n'a aucune responsabilité eu égard à l'existence d'un cadre, qui n'a lui non plus aucune responsabilité, étant donné que, au-dessus de lui, il y a un chef, puis un PDG, et finalement des procédures d'évaluation. Ainsi, personne n'est finalement un exploiteur, puisqu'il y a toujours un autre qui l'est davantage, et à la fin, il n'y a qu'une figure idéale de cet exploiteur. Encore une fois, au nom du concret, on bascule dans l'imaginaire.

La tentation serait grande alors de considérer que finalement, personne n'est tout à fait dominant ou tout à fait dominé, et, ce qui revient à peu près au même, de dire qu'il y a une minorité de dominés, une minorité de dominants, et surtout un masse de gens qui ne seraient ni l'un, ni l'autre. Mais il en résulte ainsi une gigantesque production d'« accommodements raisonnables » et une sorte de *dédouanement généralisé*.

Alors peut-être faudrait-il répondre affirmativement à la première question : on est dominant où dominé, dans une situation donnée et à un moment donné. Parce que le problème central est la domination. Bien entendu les dommages que cette domination causent à un individu ne sont pas équivalents, mais la domination est injuste partout où elle s'exerce.

Quant à la deuxième question : en tant qu'homme blanc, travaillant en CDI, hétérosexuel, etc. on ne peut qu'être du côté des dominants, même si on ne l'a pas vraiment souhaité, puisqu'on représente la norme de la domination. On ne peut pas lutter contre la norme en la représentant. Et ce n'est pas un peu de mauvaise conscience qui changera les choses car quelques remords ne sont pas malvenus du point de vue de la norme.

Certes personne n'est tout à fait dans la norme, la norme est idéale et les êtres humains ont un corps. C'est-à-dire qu'ils vivent quelque part, ont une histoire singulière, des désirs, etc. Il y a toujours des chemins possibles qui éloignent de la norme. Mais combattre la norme est compliqué pour tout le monde, cela implique toujours de *trahir* ce qu'on attend de nous.

Pour quelqu'un qui est très proche de la norme, cela implique perdre des privilèges bien réels, apprendre à se taire, laisser de côté des positions prestigieuses. Cela implique notamment laisser de côté cette étrange idée venue du XVII^{ème} siècle que l'homme blanc est l'homme universel, et que dès lors il y a des

lieux, des moments, dans lesquels tout le monde n'a pas sa place. Bref, laisser de côté ce qui est conforme à la norme, aller chercher des devenirs minoritaires. Si personne n'est la figure idéale de la domination, simplement parce que personne n'est une image, lorsqu'on correspond très fort à cette image, la question est d'aller chercher les éléments matériels, les désirs, les histoires, qui ne correspondent pas à l'image dominante. La question n'est plus comment participer aux luttes de libération alors qu'on est homme, blanc, salarié, hétérosexuel... Mais comment rentrer dans des devenirs qui nous mènent à autre chose. Dit autrement : comment cesser d'être uniquement *et* homme *et* blanc *et* salarié...